



Jean-Marc Siroën

Mr Keynes et les extravagants

TOME 1

Les secrets de Bloomsbury

Jean-Marc Siroën

Mr Keynes et les
extravagants

Tome 1 - Les secrets de Bloomsbury

© Jean-Marc Siroën, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-6966-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Jean-Marc Siroën est né à Paris. Docteur en Sciences économiques, Professeur aux Universités d'Orléans et de Paris Dauphine, il a écrit de nombreux livres et articles d'économie. Il intervient également dans les médias sur les questions internationales. Il a notamment reçu le prix Rossi de l'Académie des Sciences Morales et Politiques

Il livre ici son premier récit romanesque qui explore quelques épisodes de l'histoire du XX^e siècle qui impliquèrent le célèbre économiste John Maynard Keynes, à la fois acteur et témoin d'évènements parfois intimes, d'autres fois historiques.

« *Extravagance* : Caractère de ce qui n'est pas
conforme à la raison, au sens commun, aux
convenances. »

Dictionnaire de l'Académie française.

Les secrets de Bloomsbury

« Bloomsbury, ce lieu propre et sans air, apprécié de la province anglaise »

E. M. Forster, *Avec vue sur l'Arno*

1. De si improbables noces

« *Tous ces siècles, les femmes ont servi de miroirs, dotés du pouvoir magique et délicieux de refléter la figure de l'homme en doublant ses dimensions naturelles.* »

Virginia Woolf, *Un lieu à soi*.

En été, Londres s'ennuie de ses journées trop longues. Les distractions sont rares et ne doivent pas être manquées.

C'est ainsi que ce matin du 4 août 1925, une foule agitée s'agglutine sur Judd Street devant le *St Pancras Registry Office*. Des journalistes, des photographes, des étudiants, des amateurs d'art chorégraphique et de simples curieux se pressent devant le sévère bâtiment à l'intérieur duquel sera bientôt enregistré le mariage de John Maynard Keynes et de Lydia Lopokova.

La veille, quelques grands quotidiens avaient annoncé l'évènement : « Mariage du plus brillant des économistes anglais avec la plus populaire des danseuses russes », « Mariage surprise de la célèbre danseuse », « Signature du Traité Anglo-Russe ».

Le public informé et curieux porte à cette union un intérêt particulier, pimenté par l'espoir de scandales à venir qui alimenteraient les rubriques des gazettes et les commérages du *tea time*. Car l'Angleterre n'est pas coutumière de ce type d'extravagance. Comment l'union d'un intellectuel influent et d'une danseuse étrangère pourrait-elle être prise au sérieux ?

Maynard, comme l'appellent sa famille et ses amis, n'est plus un jeune homme. La quarantaine est derrière lui. Son pamphlet contre le Traité de Versailles, publié six ans plus tôt, l'a fait connaître dans les contrées les plus lointaines, au-delà même de l'Empire. En ce milieu d'été, Keynes n'a d'ailleurs pas attendu son mariage pour faire l'actualité. Quelques jours avant ses noces, il avait publié dans l'*Evening Standard* une diatribe assassine contre la politique économique du Chancelier de l'Échiquier, Winston Churchill. « C'est folie que de restaurer l'étalon-or d'avant-guerre ! » avait-il osé affirmer défiant non seulement le ministre mais, bien pire encore, l'orgueil d'une nation qui par son génie s'était

hissée jusqu'au sommet du monde.

Lydia Lopokova, surnommée Loppie par son public londonien, avait profité de l'engouement néophyte des Londoniens pour la danse. Loin de Saint-Pétersbourg, sa ville natale, son travail obstiné, sa malice et les transgressions des Ballets russes de Diaghilev, avaient fait de la ballerine une étoile internationale. Sa spontanéité avait séduit Stravinsky, Picasso, Alphonse XIII et bien d'autres. Sa naïveté un peu surjouée avait conquis le public exigeant du Châtelet, de Broadway et de Covent Garden.

Mais la célébrité ne vaut pas davantage considération en Angleterre qu'ailleurs. Lydia a beau être adulée, elle ne sera jamais qu'une ballerine. Aucun jeu de jambes aussi admirable soit-il, ne s'accorde spontanément aux jeux de l'esprit. La finesse des mouvements ne reflète-t-elle pas la légèreté de l'âme ? Et puis, si on n'ose reprocher à Loppie d'être étrangère, il n'en est pas moins regrettable qu'elle ne soit pas née anglaise.

Le couple est bien mal assorti, pensent la foule et les amis de Maynard.

*

La cérémonie est modeste et administrative, sans fleurs, sans bénédiction, sans haie d'honneur. Les époux sont habillés comme tous les jours. Lydia, chapeau cloche bien enfoncé sur son crâne, a délaissé la robe blanche pour une jupe plissée à fines rayures que recouvre une tunique de jersey, façon Chanel, aux manches trop longues, et à l'encolure trop pudique. Maynard est vêtu d'un costume gris sombre et d'un gilet croisé qui abrite sa montre à gousset. Le photographe a demandé au marié de poser un pied sur la marche inférieure du perron pour que sa haute silhouette ne donne pas l'impression d'écraser la ballerine.

Lydia fut souvent exposée aux aimables agressions de journalistes curieux et de photographes voyeurs. Cette fois, elle aurait préféré un mariage plus discret, sinon secret. Mais comme Maynard aime attirer l'attention, il avait informé les journaux de ses noces.

*

Le vacarme de la rue décuple le silence qui s'impose à l'intérieur.

Le couple est accompagné de ses témoins et les invités sont rares. Florence, la mère du marié, se réjouit d'une cérémonie qui la soulage. Elle avait si longtemps espéré qu'une femme assagirait ce fils aîné qui s'abandonnait depuis trop longtemps à des frasques qu'elle ne saurait ni nommer, ni dénombrer. Elle est venue sans son époux, le très renommé Professeur Neville Keynes qui, souffrant, avait jugé plus sage de rester à Cambridge. Florence Keynes soutient sa mère, Ada, une très vieille dame de quatre-vingt-huit ans, veuve d'un Pasteur qui fut bien considéré au-delà même de sa paroisse. Elle se désole d'une cérémonie civile, sans faste, ni liturgie, mais elle sait que, hélas, son petit-fils n'a de foi que dans l'athéisme !

La famille de Lydia, quant à elle, ne pouvait quitter Saint-Pétersbourg. Après avoir choisi Petrograd, la ville venait juste de se voir imposer le nom de Leningrad. Là-bas, sa famille s'efforce de composer avec les affres d'un régime qui, quelques mois plus tôt, avait momifié son chef. Elle aurait bien invité Diaghilev, mais, à ce moment-là, il devait errer quelque part en Europe avec sa compagnie.

*

Le témoin de Maynard est son ami le plus proche qui fut aussi son amant. Duncan Grant, charme par sa fantaisie et son insouciance. S'il a consenti à cirer ses chaussures et à défroisser sa chemise, il a oublié les alliances que, selon l'usage, le témoin doit présenter aux futurs époux. Connaît-il seulement le rite ?

Quand vient le moment fatidique, Duncan reste impassible face au fonctionnaire impatient qui n'ose dire mot. Maynard feint l'attente puis se résigne à poser la question qui tараude les participants.

« Duncan qu'attends-tu pour nous présenter les alliances ?

— Les alliances ? Quelles alliances ?

— Celles que je t'avais demandé d'apporter.

— J'ignorais que c'était pour la cérémonie. Je les ai laissées à Gordon Square !

— Eh bien nous allons être obligés d'annuler le mariage ! »

Maynard laisse s'exprimer l'effroi de Duncan. Mais le spéculateur, enrichi par sa science de l'incertitude, s'était couvert de ce risque très prévisible. Il s'était lui-même chargé des précieux anneaux. Après un court silence, il les extirpe de sa poche en feignant la surprise, ce qui déclenche les rires d'une assistance soulagée. Même la vieille Ada se fend d'un rictus après avoir compris qu'il s'agissait d'une nouvelle espièglerie de son petit-fils. Le connaissant, elle aurait dû s'y attendre.

À sa sortie, le couple affronte une foule compacte, curieuse d'assister à un mariage aussi insolite. Si Maynard rayonne, Lydia, s'effraie de cette foule exaltée, qu'elle trouve presque menaçante. Craint-elle que ce tambourinage réveille un secret endormi qu'elle ne voudrait pas réveiller ?

Un taxi les conduit quelques centaines de mètres plus loin, dans la maison de Keynes au 46, Gordon Square, là même où, une vingtaine d'années plus tôt, il avait rejoint le cénacle de jeunes intellectuels qui s'était formé autour de la fratrie Stephen. À cette époque, ils ne doutaient de rien et surtout pas d'eux-mêmes. Sans se poser de questions superflues, ils avaient adopté le nom du quartier : Bloomsbury.

*

Mais aujourd'hui, ces mêmes amis prennent ce mariage comme une trahison.

Duncan est le seul « bloomsburien » présent au mariage. Si leur séparation est maintenant ancienne, ses liens avec le marié sont restés trop puissants pour lui autoriser toute marque d'hostilité.

Sa compagne, Vanessa Bell, l'égérie du « groupe de Bloomsbury », n'a pas voulu l'accompagner. Elle n'apprécie pas Lydia et ne supporte pas son emprise sur Maynard. Elle ne cesse de ressasser : « Ce mariage achève mon intimité avec Maynard ! Il ne m'appartiendra plus ! Rien ne sera plus comme avant ! Loppie a